

XYZ. La revue de la nouvelle

L'art du refus

Guillaume Voisine



Numéro 103, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Voisine, G. (2010). L'art du refus. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (103), 73–77.

L'art du refus

Guillaume Voisine

BRIAN avait fait tomber un autre plateau plein de verres juste avant la fin de son *shift*, on commençait à en manquer, et la place était bondée. J'étais toute seule jusqu'à la fermeture, et même si je courais comme une folle pour essayer de fournir, le service était lent. Les clients comprenaient, mais les pourboires étaient en conséquence. Il y a des soirées de cul comme ça, des fois.

C'est vers deux heures, quand c'est devenu un peu plus calme, que le gars s'est pointé. Il a claqué la porte, a secoué ses bottes en les fracassant l'une contre l'autre, assez fort pour que quelques têtes se tournent vers lui. Il fouillait la salle des yeux quand une fille assez éméchée m'a commandé un pichet de sangria. Le temps que je m'en débarrasse, le gars s'était installé au bar, un peu à ma gauche. Il avait posé son manteau sur un autre tabouret. Stylo en main, il a ouvert avec soin un cartable usé et taché d'encre. Puis il a relevé la tête, nos regards se sont croisés. Je lui ai servi mon sourire commercial, qui avait peut-être l'air un peu *fake* et fatigué. « Salut, ça va ? Tu veux-tu quelque chose à boire ? »

— Je vais te prendre une pinte de rousse, s'il te plaît.

Tous les verres étaient sales, alors j'ai dû en laver un avant de le lui remplir. J'ai déposé la bière sur le comptoir, bien en vue, mais il était trop concentré à lire un manuscrit qu'il avait sorti de son cartable pour s'en rendre compte. Voir qu'un gars va dans une brasserie au milieu de la nuit pour écrire. Clairement, c'était juste un truc pour attirer l'attention. La mienne, probablement. Comme j'avais moins de clients et que, de toute façon, c'était aussi un peu ma job, j'ai décidé d'entrer dans son jeu. « T'écris ? » Il a levé les yeux, d'abord vers sa pinte, puis vers mon décolleté, finalement vers mon visage.

— Oui, mais je ne suis pas écrivain.

— Ah ouais ? Pourquoi tu fais ça, d'abord ?

Il a rapproché son tabouret, heureux de se lancer dans une conversation sur sa petite personne. J'avais vu juste, évidemment.

Si le gars, qui s'appelait Steve, écrivait, c'était bien plus pour poursuivre la voie artistique qu'il s'était tracée que pour devenir riche et célèbre, parce que « de toute façon c'est presque impossible de vivre de sa plume, ici ». Cependant, il refusait catégoriquement le titre d'écri-vain, qu'il prononçait comme ça, en coupant le mot en deux. Ce qu'il faisait était beaucoup plus profond, plus personnel. « En même temps, c'est une véritable étude sociale, un dévoilement de ce qu'est réellement l'être humain, autant sur le plan social que sur le plan individuel. Prends par exemple... »

La minuterie du lave-vaisselle a sonné dans un sifflement de vapeur. J'ai dit à Steve d'attendre deux minutes, le temps que je replace les verres. J'avoue que j'étais contente de me libérer de ce gars-là, qui me semblait déjà un peu trop collant. Mais bon, c'est moi qui l'avais *starté*, après tout.

Quand je suis revenue vers lui, il était retourné à son griffonnage. Ç'aurait été trop beau que je m'en sorte à si bon compte : en voyant que j'avais terminé, il a déposé son stylo et m'a expliqué pourquoi il se considérait comme un révolutionnaire. « Je vais à contre-courant. Alors que tous les autres écrivains visent la publication, la reconnaissance, je transcende ce besoin primaire. Je libère l'art des serres de l'institution, de l'élitisme bourgeois et bien-pensant qui sévit depuis trop longtemps. » J'ai hoché la tête, comme si ça m'intéressait. Je devais avoir l'air au moins un peu compréhensive. J'ai élargi mon sourire.

Après quelques pénibles minutes de monologue intellofendant, Steve a fini par en venir aux faits : s'il écrivait, c'était uniquement pour être refusé par les éditeurs. Et moi qui pensais avoir déjà tout vu dans le domaine de la sottise humaine...

Il travaillait exclusivement à des nouvelles, les romans étant beaucoup trop longs à produire. Ces temps-ci, il essayait d'ailleurs de créer un nouveau canevas. « Je sou mets la même

74 nouvelle plusieurs fois, mais pas trop, sinon les éditeurs ne

me lisent plus. Je dois changer de pseudonyme assez souvent, aussi. » Je me suis demandé s'il s'appelait vraiment Steve. J'allais lui poser la question quand il m'a montré son avant-dernier canevas, celui qu'il utilisait pour les revues à thème.

Pierre était obsédé par [thème]. Il en voyait partout : dans sa soupe, dans la rue. Et même dans ses rêves. Et même que sa femme lui disait qu'il ne devrait pas trop penser à [thème], mais c'était plus fort que lui. Il... Et ainsi de suite. Suivant les thèmes de chaque revue, Pierre avait été successivement obsédé par les ciseaux, les grands-mères, la folie, le rouge, l'Histoire après 1949, la dendrologie, la soupe (Steve avait été tenté de remanier son texte spécialement pour ce thème, pour éviter que Pierre voie de la soupe dans sa soupe, mais avait décidé de s'assumer et d'aller jusqu'au bout de son projet), les souliers, la philosophie antique et, finalement, l'obsession elle-même. Les titres de ses nouvelles étaient presque tous directement dérivés du thème, parfois accompagné d'un déterminant, mais sans plus. Je l'écoutais d'une oreille, sans pouvoir m'empêcher de me regarder les ongles. J'avais hâte que la soirée finisse.

Selon le nombre de mots exigé, il envoyait une version courte, moyenne ou longue de son canevas, la différence entre elles tenant principalement dans le nombre de redondances stylistiques ou narratives. « Au début, je me forçais pour mettre le plus de fautes possible dans mes nouvelles, mais j'ai rapidement réalisé que je ne recevais que des lettres de refus génériques, que, clairement, on ne me lisait pas, qu'on butait sur mon orthographe incorrecte et ma syntaxe déficiente. Les seuls commentaires que je récoltais se bornaient à me suggérer de m'acheter un dictionnaire. »

Avec une écriture plus neutre, mais toujours maladroite, les lettres de refus devenaient plus intéressantes, c'est-à-dire méchantes, agressives. Bien sûr, les premières lettres de chaque revue étaient souvent bien trop polies et prudentes pour entrer dans son palmarès, mais à force d'acharnement il obtenait de « petites merveilles ». Steve en conservait toujours quelques-unes avec lui. Il m'a montré une poignée de « peut-être n'êtes-vous pas fait pour la littérature », quelques

« gardez vos torchons et fichez-nous la paix », un « vous êtes une insulte à l'intelligence », ainsi que son préféré, « nous vous prions de ne plus jamais nous écrire. Veuillez noter que vos prochains envois seront détruits dès leur réception ». Son visage était lumineux. Visiblement, il était heureux. J'avais mal au cœur.

De mémoire, il m'a cité d'autres lettres aux styles variés, allant du tact maladroït (« Le début et la fin de votre nouvelle sont problématiques et demanderaient une dose considérable de travail, tout comme, finalement, le milieu de votre texte ») à la fausse reconnaissance du talent (« Nous comprenons et admirons profondément votre démarche artistique consistant à reproduire la même structure narrative, indépendamment de tout critère superfétatoire de contenu ou d'intrigue, faisant sauter les conventions du récit, opérant ainsi une fusion de la multiplicité des faits humains et des actes du langage en un Tout universel. Cependant... »). Pendant ce temps-là, j'ai servi quelques clients. Steve, qui tétait encore sa première bière, continuait de m'exposer ses théories sur les secrets des comités de lecture et de la direction littéraire, sans se rendre compte qu'il m'avait complètement perdue.

Il a fini par se taire, et un silence s'est installé entre nous deux. J'étais accoudée au bar et je regardais par la fenêtre. Comme il faisait noir dehors, je voyais juste ma réflexion et celle de Steve, qui s'amusait à faire des cercles de bière sur le bois usé du comptoir. J'ai lancé le *last call*, sans grande réaction. J'allais dire à Steve qu'il devrait partir bientôt quand il a inspiré un grand coup avant de me lancer un « si tu termines dans pas long, je peux te parler de ça chez moi un peu plus en profondeur, tsé veut dire ».

Je l'ai dévisagé un instant. Ce n'était pas la première fois qu'un client un peu trop chaud m'invitait plus ou moins subtilement à partager son lit, j'étais habituée. Mais Steve n'avait presque pas bu et, de toute façon, il n'avait pas l'étincelle lubrique qui scintillait dans le regard des soûlons en quête d'une femme. Non, c'était autre chose, un manque d'authen-

vraiment pour une conne, mais je voyais où il voulait en venir.

— Ouais, bien sûr, que j'ai dit avec un clin d'œil. Si tu peux juste attendre trois quarts d'heure, que je ferme la place ?

Son visage s'est décomposé. Il a englouti le reste de sa bière, a réuni ses papiers en marmonnant que non, il n'avait pas vraiment le temps d'attendre, finalement, qu'il devait y aller. Il s'est dirigé vers la sortie en titubant, s'est arrêté, est revenu au comptoir, a fouillé dans ses poches et a payé sa consommation. Il est sorti sans se retourner et sans laisser de pourboire.

Je souriais, et pour une fois, c'était sincère.